

Phoenix
Allemande, visage zéro

Mathieu Séguin-Tétreault

Number 298, September 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79132ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Séguin-Tétreault, M. (2015). Review of [Phoenix : allemande, visage zéro].
Séquences : la revue de cinéma, (298), 20–20.

Phoenix

Allemande, visage zéro

Christian Petzold reforme le couple de **Barbara** dans **Phoenix**, suspense sentimental entêtant sur le poids de la vérité, l'amour délétère et le retour à la vie. Poignant portrait d'une femme défigurée qui cherche à se reconstruire en même temps qu'un pays en ruines, ce mélodrame hypnotisant d'une rare élégance ravive les cicatrices d'après-guerre en disséquant l'identité et l'inexprimable à l'aide d'un jeu vertigineux d'aveuglements et de duplicités enlacés.

MATHIEU SÉGUIN-TÉTREULT

Seule survivante d'une famille déportée à Auschwitz, Nelly, une chanteuse au visage reconstitué officiellement laissée pour morte, retrouve son mari qui ne la reconnaît pas et devient son propre double.

Revenants qui luttent pour leur renaissance, fantômes qui retrouvent leur place parmi les vivants, les personnages brisés du cinéma de Christian Petzold (**Fantômes**, **Yella**, **Jerichow**) sondent les hantises de l'Allemagne et de l'Europe contemporaines. Spectre invisible sans famille, sans identité et sans visage, Nelly opère un retour d'entre les morts et devient le pur produit d'une mise en scène concoctée par son mari. À la fois double et fantasme, elle doit réintégrer le monde qui l'entoure (le premier mot entendu, «Passeports», annonce d'emblée la thématique centrale du film: la perte du soi et sa reconquête douloureuse, dans le négationnisme d'après-guerre, entre être et paraître, réel et virtuel). Laissée pour morte et pourtant vivante, allemande et juive, aimante et trahie, elle retrouve des morceaux d'elle-même en jouant son propre rôle qu'elle doit d'abord ressusciter afin de découvrir la vérité criante en ligne de mire, pour ensuite le reconstruire et mieux se le réapproprier. Car finalement, tel le phœnix du titre, Nelly renaît de ses cendres en opérant un nouveau départ.

Drame intime sur le lendemain de la débâcle nazie, ce parcours douloureux d'une miraculée des camps pourrait en rebuter certains: en effet, difficile de croire que le mari ne reconnaisse pas Nelly qui, elle-même, s'entête à l'innocenter. Ce double aveuglement interroge toutefois la fuite devant le réel et son refoulement, de même que l'amnésie personnelle et collective de tout un pays en lambeaux. Et les deux personnages personnifient le mutisme d'une société déchirée incapable d'assumer sa culpabilité qui refuse de voir les preuves face à l'horreur et, pourtant, dans l'obligation de se reconstruire.

Toute en retenue, la mise en scène de Petzold s'articule autour de bribes d'incertitudes et de non-dits à travers un jeu constant de regards détournés, de silences flottants, d'échanges perdus. Témoignant d'une confiance totale envers la grâce stupéfiante de Nina Hoss, matrice de son cinéma, le cinéaste suit à la trace l'actrice lumineuse et bouleversante, la filmant d'abord de dos, derrière une vitre ou à l'aide d'ombres et de flous, comme une silhouette fantomatique en deux dimensions. Puis, peu à peu, il réinvestit son corps à l'aide de gros plans, capte sa renaissance qui culmine dans la scène finale, sublime, où Nelly retrouve sa voix et sa voie, tel le



Traquer la lumière dans la noirceur et l'espoir dans l'effroi

chant glorieux d'un oiseau qu'on croyait disparu mais qui ressurgit pour faire éclater, enfin, le simulacre, pour finalement s'échapper de la fiction, du champ et du film lui-même.

Évoquant le jazz brûlant et les plans expressionnistes du film noir, l'angoisse et la mélancolie du film d'horreur (Tourneur, Franju), ce thriller psychologique offre une relecture iconoclaste du mythe de Pygmalion (déjà entreprise par Hitchcock dans **Vertigo**). À la fois film d'espionnage (Nelly infiltre sa propre vie) et mélodrame (façon Sirk), **Phoenix** tient moins du film historique costumé que d'une revisite de décors et de mythologies puisés dans le cinéma allemand: les ruines, la figure du revenant ou du fantôme (**Nosferatu** de Murnau et Herzog, **Les Ailes du désir** de Wenders, **Caligari** de Wiene), les cabarets enfumés (**Lola** de Fassbinder).

Œuvre glaçante au charme vaporeux, ce parcours mené tout en finesse d'une rescapée des camps esquisse le portrait de la réadaptation et de la réconciliation (im)possibles d'un peuple tout entier. Histoire d'identité perdue et d'instinct de survie, **Phoenix** traque la lumière dans la noirceur et l'espoir dans l'effroi.

Cote: ****

■ **Origine:** Allemagne / Pologne – **Année:** 2014 – **Durée:** 1 h 38 – **Réal.:** Christian Petzold – **Scén.:** Christian Petzold, Harun Farocki, d'après le roman *Le retour des cendres* d'Hubert Monteilhet – **Images:** Hans Fromm – **Mont.:** Bettina Böhler – **Mus.:** Stefan Will – **Son:** Andreas Mücke-Niesytka, Dominik Schleier – **Dir. art.:** Kade Gruber – **Cost.:** Anette Guther – **Int.:** Nina Hoss (Nelly Lenz), Ronald Zehrfeld (Johannes 'Johnny'), Nina Kunzendorf (Lene Winter), Michael Martens (Arzt), Imogen Kogge (Elisabeth) – **Prod.:** Florian Koerner von Gustorf, Michael Weber – **Dist. / Contact:** EyeSteelFilm.